

## INTRODUCTION

---

Daniel Cirera

**L**a mise en regard des rapports entre les mouvements sociaux et politiques dans les contextes américains et français répond à une double intention. Contribuer à une actualisation de l'appréhension de la réalité des États-Unis, dans ses évolutions, les constantes sur longue durée, les ruptures. Elle vise à mettre en évidence, avec les points de rencontre, l'originalité des deux modèles, et, profitant de ce détour, susciter un regard distancié sur la réalité française.

Le travail suivi de la Fondation Gabriel Péri sur les États-Unis, et particulièrement la gauche américaine, s'inscrit dans les axes transversaux de recherche : les rapports entre conflictualité et politique, les tensions et dynamiques entre mouvement social et politique. Aujourd'hui, le croisement des regards souligne, dans les défis notamment posés aux partis de gauche dans les deux pays, le décrochage populaire de la politique institutionnelle, les poussées populistes et de la droite, avec l'expression de puissantes revendications de justice sociale, d'égalité et de démocratie. Il y confronte la place prise dans la « production du politique » par ces mouvements sociaux, dans un contexte de crise des organisations traditionnelles de la gauche.

La diversité des auteurs participe de l'effort pour alimenter la réflexion critique sur la nouveauté des situations, y compris par la mise en question d'idées reçues ou de grilles de lecture en discussion, dans les incertitudes qui caractérisent le moment présent.

Le choix de la mise en regard entre les réalités des deux pays repose sur le constat de correspondances historiques et culturelles qui fondent l'originalité de cette relation. Les échanges intellectuels nourrissent très tôt les relations entre les États-Unis et la France, dès la naissance de la nation américaine, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle sous les auspices des Lumières, des révolutions et des constitutions libérales et égalitaires.

Remarquable est la persistance de l'invocation de Tocqueville, dans les débats entre conservateurs et progressistes, dans la tension entre liberté et égalité. La prise en compte de cette tension conditionne une grille de lecture pertinente dans la confrontation de la réalité des États-Unis et de la France, dans leur constance, et leurs évolutions. On verra, au fil de la lecture de l'ouvrage, combien le risque de malentendu menace la signification même des mots et des notions : parti politique, « *working class* », banlieues et ghettos, sans entrer ici dans le détail des polémiques sur la notion de « race », l'identité et l'universalisme<sup>1</sup>... jusqu'à la distinction du clivage entre droite et gauche.

En miroir, le patrimoine de la gauche française avec son héritage historique de la Révolution française<sup>2</sup>, de la République, avec l'influence du mouvement ouvrier organisé, la radicalité de Mai 68 – du mai étudiant au mai ouvrier –, la combativité et la revendication de classe, politique, du syndicalisme, notamment avec la CGT, est considéré avec respect dans une partie de la gauche américaine<sup>3</sup>.

Dans les références communes, les années 1930 avec le New Deal, et en France le Front populaire, sont des marqueurs de moments transformateurs, avec une influence décisive du mouvement ouvrier et du rassemblement populaire face au fascisme. Dans les deux pays, les avancées de cette période participent d'une mémoire de l'espoir et du possible. Dans le contexte de crises, avec la montée en puissance du rôle de l'État dans le débat, ce rappel devient aujourd'hui une arme dans la confrontation d'idées pour crédibiliser les propositions avancées à gauche dans la dynamique engagée depuis la crise de 2008.

De l'effondrement financier à l'élection de Trump puis sa défaite, et de l'émergence de Bernie Sanders et d'une gauche exigeante, sur fond de mobilisations sociales puissantes – Occupy, luttes contre les inégalités et les discriminations, antiracisme, féminismes, luttes écologistes –, cette période est fertile pour notre réflexion. La mise en regard met en évidence les différences de traitement politique de cette décennie dans les deux pays, et les questions posées à la gauche française. En miroir, pour la France, le retour

---

1 La reconnaissance acquise par les philosophes français des années 1960 et post-1968 avec l'écho de la *French Theory* dans les universités américaines est révélatrice de l'ambiguïté des échanges dans le domaine des idées et des sciences sociales. En miroir, la réticence française au pragmatisme anglo-saxon est un sujet d'incompréhension, quand ce n'est de critiques sévères.

2 Une des revues les plus influentes dans la gauche américaine, *Jacobin*, assume par son titre sa revendication de radicalité.

3 L'influence du Parti communiste français, jusqu'à la participation au gouvernement, participe des interrogations sur cette originalité. Pour certains, positive, ou sujet de perplexité, y compris dans des cercles universitaires marxistes.

sur les années 1990, avec l'articulation entre un puissant mouvement social en 1995 sous un gouvernement de droite et l'arrivée de la gauche aux affaires en 1997, éclaire sur l'originalité française mais aussi sur les évolutions en cours avec l'émergence du « mouvementisme » qui marquera la décennie suivante, en convergence avec l'expérience américaine<sup>1</sup>. Le rapport entre politique, pouvoir et mouvement social ou le rapport entre action collective et individualité, sont posés en termes nouveaux. Les gauches peuvent-elles retrouver en ces temps de crises, sur fond de critique du néolibéralisme, une radicalité moderne, populaire, dans une appropriation des tensions qui travaillent la société, marginalisent les classes populaires, mobilisent les nouvelles générations ? C'est l'une des questions qui traversent notre ouvrage.

Gerald Friedman interroge sur les possibilités d'un renouveau à gauche face à la restauration capitaliste et au spectre du fascisme, prenant force de réalité aux yeux du monde dans l'assaut du Congrès en janvier 2021. Il s'interroge sur les causes du déclin des organisations qui avaient porté les progrès des années 1930, alors qu'aujourd'hui c'est la droite qui profite de la crise. Si la multiplication des luttes dans la dernière période exprime des résistances au modèle néolibéral, pour Gerald Friedman la question reste posée des conséquences des reculs idéologiques, notamment du marxisme, et l'absence d'une force politique qui rassemblerait au-delà des intérêts particuliers. La comparaison entre les États-Unis et la France montre qu'au sein de cette dernière demeure une plus grande capacité de résistance à l'offensive néolibérale, et dans le même temps des convergences qui se manifestent notamment dans l'affaiblissement des forces organisées les plus critiques ou l'alignement de la social-démocratie comme de la gauche institutionnelle américaine sur des positions politiquement plus « centristes ».

Le choix d'Hélène Le Dantec-Lowry, Ambre Ivol et Olivier Maheo de centrer leur propos sur le parcours du Parti démocrate du point de vue de ses relations complexes avec les courants politiques qui se situent à sa gauche, et sur la durée depuis les années 1960, éclaire sur la réalité de ce que nous définissons comme la gauche. En situant ces relations dans le cadre et le contexte institutionnels originaux des États-Unis, l'étude politise en quelque sorte la réflexion, au-delà des schémas réducteurs. Comment s'articulent les différentes temporalités sur de longues phases de temps, alors que les contextes économiques et sociaux se modifient ? Quelles formes organisationnelles prennent ces évolutions politiques, dans la structure du Parti démocrate, mais aussi en dehors ? Quels sont les thèmes qui rassemblent et, à l'inverse, les clivages qui divisent, et comment soudent-ils des coalitions temporaires ou les font-ils voler en éclat ? Le choix de séquences comme « 1960-1988 »,

---

1 Voir Daniel Cirera, « Échec de la gauche ? Crise et alternatives, refondation », dans ce volume.

« 1988-2008 » et « 2008-2020 » permet de situer aussi les débats en regard avec les questions politiques posées dans ces moments-là, entre les années 1960, les effets de la globalisation néolibérale, et les polarisations exacerbées par les crises de la récente décennie.

Dans la mise en perspective du syndicalisme, Guy Groux interroge les évolutions des organisations françaises à la lumière des critères communément admis pour traiter du mouvement syndical aux États-Unis : le rapport à la politique ou le rapport à l'État, au vu notamment du rôle et de la place de la négociation collective. Tout en relevant que contrairement à des affirmations sommaires, le syndicalisme américain de l'après-guerre s'est bien situé dans une démarche politique, il souligne que ce rapport à la politique est de nature différente dans le syndicalisme français, structuré par sa relation au capitalisme. En France cette politisation se manifeste dans la nature même des conflits, qui en débordent souvent le cadre strictement revendicatif. Avec les évolutions depuis les années 1980, qui s'intensifient dans les décennies suivantes, où des gouvernements socialistes exercent le pouvoir, avec la relativisation du cadre législatif au profit du contrat négocié au niveau de l'entreprise, peut-on parler d'un rapprochement du contexte français du modèle américain ? Le désengagement de l'État et la place prise par l'entreprise et la négociation collective pourraient le laisser penser. Mais en fait, la comparaison entre les syndicalismes français et américain laisse voir l'originalité irréductible de chaque modèle, pour laquelle la relation à la politique et au système économique est déterminante dans le rapport entre la conflictualité et la politique.

Traitant des mouvements écologistes et de l'écologie politique, les contributions de Sylvie Ollitrault et Hannah Holleman mettent en évidence l'originalité des situations, tout en notant l'influence des mouvements américains sur l'écologie politique française, et des rapprochements dans la dernière période. Pour Hannah Holleman, si à ses origines le mouvement écologiste américain est essentiellement conservateur, y compris dans le contexte de la ségrégation raciale, dans la dernière décennie, avec « l'interrelation des crises », la lutte pour la protection de l'environnement se pense plus globale. Elle se radicalise en intégrant les luttes pour la démocratie, la justice sociale et économique, les droits souverains des populations « natives ». Dans la période récente, souligne Sylvie Ollitrault, on assiste à des rapprochements générationnels, d'idées et de formes d'action dans des mouvements qui communiquent entre les deux pays. Ceux-ci se retrouvent sur des thématiques communes, pour une « justice climatique » englobant les exigences de justice sociale, le principe d'égalité, l'écoféminisme ou liant la détérioration de l'environnement aux intérêts des minorités et groupes sociaux précarisés. De ce point de vue, l'analyse des évolutions du mouvement écologiste contribue à éclairer les nouveautés des situations et la profondeur des questions posées entre « mobilisations et politique » aux

États-Unis comme en France. Dans le contexte de tensions et de politisation générées par la crise de 2008 puis exacerbées par la présidence Trump, ou dans celui de la montée de la gauche du Parti démocrate et des mobilisations populaires qui ont joué un rôle décisif dans l'élection de Joe Biden, c'est une réflexion de plus large portée qui nous est proposée.

Si Gerald Friedman, pose avec la force d'une anxiété la question de la perte d'influence du mouvement progressiste par la perte de repères de classe, l'analyse du populisme américain par Mark Kesselman renvoie à la réponse à apporter aux frustrations et aux déclassements des couches populaires, frappées par la crise et la globalisation, et en perte d'influence dans une société en mutation démographique. Dans son essai, Mark Kesselman développe une réflexion sur l'originalité américaine par rapport à la France et l'Europe. Outre-Atlantique le grand parti de la droite – les républicains – s'aligne sur les positions de l'extrême droite, en s'appuyant sur le radicalisme identitaire suprémaciste blanc et sur les frustrations de larges couches de la classe ouvrière blanche. Il fait remonter cette évolution à la rupture d'avec le New Deal par Reagan et la mise en place des politiques néolibérales, accompagnant le discours et la rhétorique néoconservateurs. Il s'interroge sur la puissance acquise par l'extrême droite, sur ses raisons politiques et sociales liées à la montée en puissance des inégalités comme sur les moyens mis en œuvre pour la promotion des idées ultraréactionnaires. Il souligne les responsabilités prises, face à un tel contexte, par le Parti démocrate dans les trois dernières décennies. Le lecteur partagera les interrogations sur les suites de l'élection de Joe Biden, entre espoir et inquiétude.

Le suivi des événements peut être éclairé par celui des développements à venir des rapports entre les mouvements sociaux, l'exercice du pouvoir et la gauche. En ce sens, ces interrogations ne sont pas étrangères à celles auxquelles les Françaises et les Français se trouvent, à un titre ou à un autre, confrontés. La dernière partie de l'ouvrage, tour à tour rédigée par Guy Groux, Mark Kesselman et Daniel Cirera, porte sur ces points essentiels. Prenant là encore la forme de « regards croisés », centrés notamment sur les tensions et les ruptures entre « mouvements sociaux et politique », elle s'attache à remettre en perspective les situations de la France et des États-Unis. Elle propose de dégager et de mettre dans le débat les tendances présentes, qui marquent et devraient marquer le devenir des relations entre les partis et forces de gauche, et le fait accru de radicalités et de mobilisations contestataires, et multiples.